

WARBURG INSTITUTE

KOK 210

WALDEMAR DEONNA:  
APHRODITE A LA COQUILLE.





54/398

from:

REVUE ARCHEOLOGIQUE, 5e sér., t.5.

Paris 1917.

K  
D  
K  
210



## NOTES ARCHEOLOGIQUES

### VII

#### APHRODITE A LA COQUILLE

Un thème aimé par les artistes hellénistiques est celui d'Aphrodite nue, agenouillée dans les valves d'une coquille marine, que M. P. Jamot a étudié en détail à propos d'une figurine de ce type conservée au Musée du Louvre<sup>1</sup>. Créé au IV<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, il ne semble pas avoir tenté les sculpteurs de statues, mais il est resté entre les mains des modelleurs de figurines, des tailleurs de sarcophages, des ciseleurs<sup>3</sup>, qui l'ont fréquemment répété. Bien des siècles plus tard, Botticelli n'a-t-il pas traité lui aussi ce motif charmant?



Il y a de légères variantes d'un monument à l'autre. La déesse peut être seule, ou accompagnée d'Eros qui lui tendent

1. Jamot, *Monuments Piot*, II, 1895, p. 171 sq.; cf. encore: *Rev. des ét., grecques*, 1896, p. 284-5 (Lechat); Roscher, *Lexikon*, s. v. Aphrodite, p. 418; Fortwaengler, *Collection Sabouroff*, pl. 144; Pottier-Reinach, *Nécropole de Myrina*, p. 285, 323; *Arch. Anzeiger*, 1895, p. 130; Pottier, *Diphilos*, pl. XVII, n° 285. Autres références, *Nécropole de Myrina*, l. c.; liste des répliques, *Mon. Piot*, p. 172, note 2; vases plastiques, *Rev. arch.*, 1912, II, p. 123, n° 5, 6.

2. Fortwaengler, l. c.

3. Jamot, *op. l.*, p. 184.

4. Ex. patère en argent, du trésor de l'Esquilin. Le fond est une coquille sur laquelle se détache Vénus avec deux Eros (Reinach, *Repert. de reliefs*, II, p. 243, 1). Sur les fonds imitant l'aspect d'une coquille, *Nécropole de Myrina*, p. 323, note 3.





la draperie et les accessoires de sa toilette; elle a les mains vides, tient un miroir, ou tord sa chevelure. Son attitude n'est pas toujours la même: agenouillée dans les figurines de terre cuite, elle est debout, couchée<sup>1</sup>, ou laisse pendre nonchalamment ses jambes hors de la conque, sur les reliefs. Sur les sarcophages romains et sur quelques autres monuments, la coquille est souvent tenue de chaque côté par des Centaures marins<sup>2</sup>, qu'accompagnent ou non des Eros.

Le thème a été transposé à Eros, que l'on représente parfois naissant lui aussi de la coquille<sup>3</sup>.

Divers monuments s'y rattachent d'une façon plus ou moins éloignée. Dans un groupe de Myrina, Aphrodite, assise sur un rocher, est occupée à sa toilette; des Eros l'entourent, et une coquille au bas du rocher rappelle seule la donnée primitive<sup>4</sup>. Plusieurs siècles plus tard, l'art gallo-romain, qui affectionne le motif de l'Anadyomène, la montre souvent dans des niches dont le fond est orné d'un coquillage, en souvenir du thème original<sup>5</sup>. Détail curieux: si, dans les figurines hellénistiques, des Eros tendent une draperie derrière la déesse, les montants d'un laraire gallo-romain sont ornés de petites figures nues tenant devant elles une draperie<sup>6</sup>, dont l'origine est la même assurément.

La statuinaire place une coquille près de la déesse au bain<sup>7</sup>, la

1. *Nécropole de Myrina*, p. 323, note 3; Blanchet, *Mém. Soc. nat. Antiq. de France*, LI, 1890, p. 470.

2. Roscher, s. v. Aphrodite, p. 418; ex.: Reinach, *Repert. de reliefs*, II, 248, 1 (vase d'argent); 492, 1, 2 (coffret d'argent); = Forrer, *Reallexikon*, p. 133, fig. a); III, p. 273, 1; 303, 4; I, p. 378.

3. Roscher, s. v. Eros, p. 1376-7; *Nécropole de Myrina*, p. 276, note.

4. *Nécropole de Myrina*, pl. IV, p. 274.

5. Sur ces niches, ci-dessous.

6. Tudot, *Collection de figurines*, 1860, pl. 15.

7. *Dict. des ant.*, s. v. Concha, p. 1431 (Aphrodite accroupie).

lui met entre les mains<sup>1</sup>, entre celles d'Eros seul<sup>2</sup> ou accompagnant sa mère<sup>3</sup>.

\*\*\*

L'art antique a souvent reproduit le coquillage dans la pierre, l'argile, le bronze, le métal précieux. Par sa forme qui, aux temps reculés et du reste à toutes les époques, permit à l'homme de s'en servir comme récipient<sup>4</sup>, par ses origines aquatiques, la coquille sert de vasque, tenue par les Nymphes, déesses des eaux<sup>5</sup>, par Hermaphrodite<sup>6</sup>, et elle est fréquemment employée dans le décor des fontaines<sup>7</sup>. On connaît aussi nombre de petits vases et boîtes de cet aspect<sup>8</sup>, qui faisaient sans doute partie du « mundus muliebris » placé sous la protection d'Aphrodite. L'un d'eux est tenu par une femme sur la fresque dite des « Noces Aldobrandines »<sup>9</sup>. Dans le trésor de Boscoreale, des rapiers affectent la forme de coquilles, et c'est « comme l'aboutissement artistique d'une vieille tradition rituelle<sup>10</sup> ». Des patères en bronze, de Pitane et de Cymé ont

1. *Dict. des ant.*, s. v. Venus, p. 724, note 11, référ.

2. *Ibid.*, s. v. Concha, I, c.

3. *Ibid.*; Blanchet, I, c.

4. Les exemples de cet emploi du coquillage comme récipient sont très nombreux. Ex. chez les Ainos, Sugamata, *Notes ethnogr. sur les Ainos*, *Journal Anthropol. Soc. Tokyo*, 1898, n° 143; *L'Anthropologie*, 10, 1899, p. 97-8. Cf. Pfeiffer, *Die Steinzeitliche Muscheltechnik und ihre Beziehungen zur Gegenwart*, Leuz, 1914.

5. *Dict. des ant.*, s. v. Concha, p. 1431; s. v. Nymphae, p. 128; Roscher, s. v. Nymphen, p. 563-4.

6. *Rev. arch.*, 31, 1897, p. 335-6; 1898, 73, p. 302; Reinach, *Cultes*, II, p. 336; *L'homme préhistorique*, 1913, p. 309.

7. *Dict. des ant.*, s. v. Concha, p. 1431; s. v. Fons, p. 1236; Reinach, *Repert. de reliefs*, II, p. 517, 1.

8. *Dict. des ant.*, s. v. Concha, p. 1431; *Nécropole de Myrina*, table, s. v. Coquilles formant vases ou boîtes, et Vases en forme de coquilles.

9. *Dict. des ant.*, I, c. Sur cette peinture, cf. Nogara, *Le nozze Aldobrandine e le altre pitture murali antiche nella Biblioteca Vaticana*, 1907; G. Rodenwaldt, *Zur Aldobrandinischen Hochzeit*, *Arch. Anzeiger*, 1914, p. 447 sq.

10. *Mon. Piot*, V, pl. XXX; Perdrizet, *Fouilles de Delphes*, V, p. 23.



même apparence<sup>1</sup>, et le coquillage orne souvent les lampes romaines<sup>2</sup>.

..

Quelle est l'origine du thème plastique d'Aphrodite à la coquille? Est-ce un sujet de genre? A-t-on voulu symboliser par le coquillage la mer, uniquement pour donner à la déesse naissant de l'onde un cadre amusant et rare? « Quand la naissance d'Aphrodite se transforma en un gracieux sujet de genre, dit M. Jamot<sup>3</sup>, la coquille s'y ajouta comme un simple accessoire pittoresque, propre à évoquer le souvenir du décor imposé par la tradition mythologique. C'est une indication scénique, semblable à celle qui, dans le théâtre primitif, remplaçait les décors absents. La coquille marine signifie la mer... »

Il semble toutefois que l'on s'est trop souvent contenté de la facile explication qui ramène les types mythologiques de l'époque hellénistique à de simples scènes de genre. Les divers épisodes de la toilette de Vénus? prétexte à représenter la nudité voluptueuse. Les enfants qui s'amusent? petits mortels dont les jeux ont charmé l'artiste. Les thèmes dionysiaques? exaltation de la vie joyeuse et libre des festins. Assurément, l'art grec, depuis le IV<sup>e</sup> siècle, mais surtout à l'époque hellénistique, a humanisé les types divins et les a rabaissés au rang des mortels; il a regardé d'un œil curieux les divers épisodes de la vie journalière, et les a traités avec réalisme. Mais ce serait une erreur que de dépouiller de tout sens les vieux thèmes mythologiques, et de dénier toute signification aux motifs qui semblent nouvellement créés. Les premiers sont rajeunis et traités selon le goût de l'époque, mais conservent souvent

1. Perdrizet, I. c.

2. *Ibid.*, p. 190, n° 536; *Diet. des ant.*, fig. 4596, 4599.

3. *Rev. des ét. grecques*, 1896, p. 285.

4. *Mon. Piot*, II, p. 181.

encore leur sens primitif, plus ou moins conscient; les seconds ont maintes fois une origine antérieure, qu'il nous est difficile de saisir, et une valeur mythique. On l'a dit à plusieurs reprises<sup>4</sup>. L'enfant à l'oie est l'enfant Asklépios ou l'enfant Ianiskos; les petits lutteurs du groupe de Vienne sont symboliques<sup>5</sup>; les scènes dionysiaques, qui eurent une si grande vogue dans l'art gréco-romain et qui couvrent les sarcophages, sont des scènes de résurrection et de vie éternelle<sup>6</sup>; l'Eros passant sa main par la bouche d'un masque de Silène, pour effrayer ses camarades, est une vision du monde infernal<sup>7</sup>.

Les motifs de la toilette d'Aphrodite ne sont pas dénués de sens et ont une origine fort ancienne. N'a-t-on pas rattaché depuis longtemps le chef-d'œuvre de Praxitèle, la Cnidiennne au geste pudique, à l'antique déesse nue orientale, dont les gestes soulignent les caractères de fécondité? Au sortir du bain, Aphrodite tord les boucles humides de sa chevelure, en un geste fécond qu'on peut relier à d'antiques prototypes, et qui conserve encore sa valeur dans l'art gallo-romain<sup>8</sup>. Et il est vraisemblable qu'une étude attentive permettrait de discerner, dans les autres épisodes du cycle hellénistique de Vénus, où la déesse dénoue sa sandale, s'en sert comme d'une armé pour repousser des attaques insidieuses, s'accroupit pour le bain, non tant de gracieux sujets de genre que la continuation ou la reprise de motifs antérieurs au sens alors effacé, mais jadis mystique et rituel.

..

Il semble que le mythe de Vénus, née de la mer, et son rôle d'Euploia, de Pelagia, soit de navigatrice et de protectrice

1. *Rev. arch.*, 1913, I, p. 303.

2. *Ibid.*, p. 301 sq. (groupe d'enfants autrefois à la Bibliothèque de Vienne).

3. *Rev. arch.*, 1916, I, p. 79 sq.

4. *Ibid.*, p. 74 sq. (Eros jouant avec un masque de Silène).

5. Cf. mon article : Groupe en marbre de la collection Dattari et Aphrodite Anadyomène (pour paraître).



des voyages maritimes, sont d'origine phénicienne<sup>1</sup>. Une légende prétend que des pêcheurs trouvèrent dans l'Euphrate un œuf; ils le poussèrent au rivage, où il fut couvé par une colombe, et bientôt en sortit l'Aphrodite syrienne<sup>2</sup>. En verra-t-on l'illustration dans une curieuse terre cuite de l'ancienne collection Sabouroff<sup>3</sup>? Un buste de jeune femme nue sort d'un motif ovoïde, placé sur une collerette de feuilles, elle-même posée sur un rocher. Furtwaengler reconnaît Aphrodite naissant de la fleur, motif dont on possède d'autres exemples. Mais, quoi qu'il en dise, ce qui donne naissance à la déesse est bien un œuf, et les prétendues fleurs qui sont collées sur le rocher sont en réalité des coquillages. Or, dans les terres cuites, les coquillages sur le rocher symbolisent le rivage de la mer<sup>4</sup>. Il y a sans doute ici fusion de trois motifs voisins, ceux de la déesse naissant de l'œuf, de la coquille, et de la fleur. Rappelons encore qu'Aphrodite est la déesse de l'élément humide, sans doute à cause de son caractère lunaire<sup>5</sup>, et qu'elle règne sur les êtres<sup>6</sup> de la mer, sur les poissons, qui lui sont consacrés<sup>7</sup>.

On sait la relation qui unit le coquillage marin à Aphrodite. Le murex et la couleur pourpre qu'on en extrait, sont consacrés à l'Astarté phénicienne<sup>8</sup>. Cythère, l'île d'Aphrodite, est une colonie phénicienne pour la pêche du murex<sup>9</sup>. Des

1. Roscher, s. v. Aphrodite, p. 394. M. Dussaud reconnaît dans ce mythe l'explication d'un très ancien rite de fécondation et de renouvellement des simulacres divins, pratiqué au bord de la mer, *Rev. hist. rel.*, LXXIII, 1916, p. 248.

2. *Ibid.*, p. 393.

3. Furtwaengler, *Collection Sabouroff*, pl. CXIV.

4. *Nécropole de Myrina*, p. 168, 274, 520.

5. Roscher, s. v. Aphrodite, p. 393, 394, 402.

6. *Ibid.*, p. 393-4, 395.

7. Gruppe, *op. l.*, p. 1349, n° 12, 13; *Dict. des ant.*, s. v. Venus, p. 724, note 11; Roscher, *Lexikon*, s. v. Aphrodite, p. 395.

8. Roscher, *l. c.*

coquillages sont dédiés à l'Aphrodite de Chypre, île où, après sa naissance de l'écume marine<sup>1</sup>, la déesse avait été portée. Dans toute l'antiquité, du reste, la coquille est l'emblème de Vénus<sup>2</sup>, et aujourd'hui encore, n'appelons-nous pas « oreille de Vénus » une espèce de coquillage nacré?

..

Cette attribution de la coquille à Vénus provient non seulement de l'origine marine de toutes deux, mais du fait que, dans les croyances populaires de bien des pays, la forme de certaines coquilles incite à les assimiler à l'organe sexuel de la femme<sup>3</sup>. En Grèce, le coquillage est à la fois le sexe féminin et une sorte de coquille. Les peignes et les porcelaines, employés comme amulettes, sont la contre-partie du phallus prophylactique<sup>4</sup>. En Inde, les salagramas sacrés, coquilles pétrifiées, sont les emblèmes de Vishnu et représentent le principe féminin<sup>5</sup>. Est-ce pour ce motif que les coquilles cachent parfois les parties sexuelles de certaines peuplades, par exemple des Cafres<sup>6</sup>, des Mélanésiens<sup>7</sup>?

Il est donc naturel de donner à la déesse de la fécondité cet emblème de même sens qu'elle. C'est aussi pourquoi Vénus à la coquille tient parfois un phallus en main<sup>8</sup>, et que, sur un relief de Pessau, ex-voto aux nymphes, une nymphe tenant une

1. Plin., *Hist. Nat.*, IX, 30; XXXII, 5; *Dict. des ant.*, l. c. Sur l'Aphrodite chypriote, d'origine orientale, Dussaud, *Rev. hist. rel.*, LXXIII, 1916, p. 245 sq., 251 sq.

2. *Dict. des ant.*, s. v. Concha, p. 1431; Stephani, *Comptes rendus de Saint-Petersbourg*, 1870, p. 22 sq.

3. Stephani, *op. l.*, p. 19 sq.; Jamot, *Mon. Piot*, II, p. 177, réfé.

4. Bellucci, *Parallèles ethnographiques*, 1915, p. 25 sq.; *Dict. des ant.*, s. v. Amuletum, p. 256.

5. Oppert, *Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles Lettres*, 1900, p. 464, 472 sq.; Locard, *Les coquilles sacrées dans les religions hindoues*, Annales du Musée Guimet, VII, 1884, p. 289.

6. E. Reclus, *L'homme et la terre*, I, p. 240.

7. *Rev. d'Anthropologie*, 18, 1889, p. 446.

8. *Mon. Piot*, II, p. 178.



coquille suivant le type habituel, est accompagnée d'une autre qui allaite un enfant<sup>1</sup>.

\*\*\*

Cette ancienneté du mythe d'Aphrodite née de la mer, et de sa relation avec le coquillage, permet de rechercher des prototypes au thème hellénistique d'Aphrodite à la coquille.

On a pensé que la base du trône du Zeus Olympien, où Aphrodite sortait des flots, l'illustrait déjà<sup>2</sup>. Toutefois, rien ne nous autorise à croire qu'Aphrodite était placée sur la coquille, ou qu'elle tordait ses cheveux<sup>3</sup>.

Suivant la légende habituelle, la déesse a été portée à terre sur une coquille. Mais une curieuse variante prétend qu'elle est née d'une coquille<sup>4</sup>. C'est ce qu'affirme Plaute<sup>5</sup>, qui traduit sans doute un vers de Diphilos : « Tu ex concha natam esse autumant ». On a supposé que le motif de Vénus dans la coquille, créé par les coroplastes hellénistiques, a provoqué la formation de cette légende<sup>6</sup>. « Représenter Aphrodite surgissant de l'onde était un problème difficile à figurer sous une forme plastique; en la faisant naître d'un coquillage, on obtenait en revanche un beau motif, sans s'éloigner trop cependant de la tradition dominante d'après laquelle la déesse était sortie des flots de la mer<sup>7</sup> ». Mais la légende a-t-elle créée par l'art<sup>8</sup>? ou au contraire n'est-ce pas elle qui a inspiré l'art? C'est cette dernière hypothèse qui me paraît plus plausible, bien que les exemples de mythologie iconographique soient innombrables, aussi bien dans l'antiquité que dans les temps modernes.

1. Reinach, *Repert de reliefs*, II, p. 130, 4.
2. *Rev. des ét. grecques*, 1896, p. 285.
3. Roscher, s. v. Aphrodite, p. 414, 417.
4. Jamot, *Mon. Piot*, II, p. 179.
5. Rudens, III, 3, 42; cf. *Mon. Piot*, II, p. 477.
6. *Rev. des ét. grecques*, 1896, p. 285, note 2; *Dict. des ant.*, s. v. Vénus, p. 724, note 11.
7. Furtwaengler, *Collection Sabouroff*, pl. CXLIV, 2.
8. *Ibid.*, *Mon. Piot*, II, p. 179.

Il semble que tel est aussi l'avis de M. Lechat. Tout en gardant une prudente réserve, il cite divers arguments qui pourraient confirmer cette hypothèse<sup>1</sup>. Usener a rappelé qu'en Syrie, la déesse née de la mer était surnommée, à cause de ses parures, la « Dame aux perles »; on l'appelait Pelagia, surnom que conserva Aphrodite; à Antioche, on la nommait aussi Margaritô, et certains auteurs ont soudé ces deux noms en Marina-Margarita. « Dès lors, est-il tout à fait impossible qu'il se soit produit une de ces comparaisons ingénieuses, d'où surgissent les légendes, entre la déesse née de la mer et la perle qui naît dans une coquille, et qu'on ait imaginé Aphrodite-Margaritô naissant non plus de l'écume ou de la vague, mais dans une coquille, laquelle, portée par le flot sur la grève, s'entr'ouvre, et entre ses valves épanouies offre au monde la déesse?... Je ne me dissimule pas combien l'hypothèse est fragile; mais pourtant, si le vers de Plaute n'est qu'une traduction d'un vers de Diphilos, il recèle une légende vraiment grecque dont on doit tenir compte; et ce ne serait pas la seule fois que les coroplastes et autres artistes de l'époque alexandrine auraient puisé leurs inspirations dans d'obscures traditions négligées jusqu'à eux<sup>2</sup> ». L'art hellénistique a en effet resserré avec l'Orient les liens que les siècles précédents, épris de nationalisme et rejetant l'antique influence orientale, avaient relâchés, et c'est ce qui explique les frappantes analogies qu'il présente souvent avec l'ancien art ionien tout asiatique, comme avec son prédécesseur l'art égéen<sup>3</sup>.

\*\*\*

A voir les figurines de terre cuite, il semble bien qu'on ait conçu la déesse comme naissant de la coquille, et non seulement comme portée par elle jusqu'au rivage. On a attiré l'at-

1. *Rev. des ét. grecques*, 1896, p. 285, note 2.
2. Lechat, *l. c.*
3. Deonna, *L'archéologie, sa valeur, ses méthodes*, III, p. 80 sq., 107 sq.



tention sur son attitude agenouillée<sup>1</sup>. S'il s'agit de la naissance, dit M. Lechat<sup>2</sup>, « le premier mouvement d'Aphrodite pour se relever et sortir de sa prison de nacre doit naturellement la faire apparaître à genoux ». La déesse, dit encore M. Jamot<sup>3</sup>, est vue ainsi à mi-corps, comme sur le relief Ludovisi, et dans la peinture d'Apelle, dont la statuette de Cyrénaïque conserve le souvenir<sup>4</sup>. M. Jamot, a de plus, rappelé à ce propos<sup>5</sup> les bustes, les demi-statues funéraires de l'art grec<sup>6</sup>, donnant « l'illusion d'une figure qui s'élève des profondeurs souter- raines et qui surgit comme une apparition parmi les vivants<sup>7</sup> ». Ainsi, l'attitude pourrait indiquer qu'il s'agit de la naissance de la déesse et non seulement de son voyage maritime. On a pensé encore que les coroplastes hellénistiques avaient choisi la posture agenouillée parce qu'elle est « la moins disgracieuse qu'on puisse prendre dans une coquille, et celle qui, tout en découvrant le plus possible du corps nu, le rapetisse cepen- dant assez pour le mettre en harmonie avec le cadre étroit et bas fourni par les deux valves ouvertes<sup>8</sup> ». Mais pourquoi, si la déesse fut seulement portée sur la coquille, ne pas l'avoir représentée debout, couchée, ou laissant pendre ses jambes nonchalamment hors de la valve, attitudes fort gracieuses elles aussi, que lui donneront plus tard les sculpteurs et ciseleurs romains, dénaturant quelque peu le thème primitif? N'est-ce pas qu'il fallait contenir le corps divin dans la coquille pour montrer qu'il en était issu?

1. Cf. diverses anciennes explications, Jamot, *Mon. Piot*, II, p. 178; De Witte y voyait une attitude symbolique, caractérisant Venus comme protec- trice de l'accouchement.

2. *Rev. des ét. grecques*, 1896, p. 286, note.

3. *Mon. Piot*, II, p. 182.

4. Perrot, *Une statuette de Cyrénaïque et l'Aphrodite Anadyomène d'Apelle*, *Mon. Piot*, XIII, 1907, p. 117 sq.

5. *Mon. Piot*, II, p. 183.

6. Collignon, *Les statues funéraires*, p. 301 sq. Les demi-statues, les bustes.

7. Potier, *Statuettes de terre cuite*, p. 62.

8. *Rev. des ét. grecques*, 1893, p. 285.

V<sup>e</sup> SÉRIE, T. VI

Aphrodite dans la coquille se coiffe, tient le miroir, parfois aidée par des Eros qui lui portent les accessoires de sa toilette<sup>1</sup>. Il y a là contamination avec un autre épisode de la naissance divine, celui où la déesse, qui sort de l'onde, tord ses cheveux humides et féconds<sup>2</sup>, et cette fusion est encore un argument en faveur de notre hypothèse.

Parfois les Eros tendent une draperie derrière elle<sup>3</sup>, qui enveloppera son corps humide<sup>4</sup>. Et ceci indique bien que le moment précis est celui de la naissance, tel qu'il est figuré sur le relief Ludovisi où les Heures tiennent un voile devant la déesse émergeant à mi-corps, et sur l'hydrie de Gènes, où Peitho lui apporte le voile carré.

L'Orient reculé connaît déjà le thème d'Aphrodite sortant de la mer; il attribue à la déesse la coquille, peut-être même l'en fait naître. Ne sommes-nous donc pas autorisé à chercher dans l'art grec archaïque, tout imprégné d'orientalisme, les proto- types du motif hellénistique d'Aphrodite à la coquille?

La Chaldée a connu la gravure sur coquille<sup>5</sup>; Phaestos égéenne a livré une coquille gravée, où défilent quatre divinités humaines à têtes animales<sup>6</sup>. Mais c'est dans l'archaïsme du VII<sup>e</sup> siècle qu'apparaît l'association monstrueuse du corps humain et du coquillage. Ce sont ces tridacnes, servant peut-

1. *Mon. Piot*, II, p. 175, fig. 3.

2. Cf. mon article : Groupe en marbre de la collection Dattari et Aphrodite Anadyomène (pour paraltre).

3. Sur le sens symbolique de cette draperie, cf. La Vierge de Miséricorde, *Rev. hist. des religions*, LXXIII, 1916, p. 222.

4. Sur cette draperie tenue par les Eros, dans le groupe hellénistique d'Aphrodite à la coquille, *Mon. Piot*, II, p. 176; *Rev. des ét. grecques*, 1896, p. 285; Potier, *Diphilos*, pl. XVII; *Arch. Anzeiger*, 1895, p. 130, fig. 45.

5. Heuzey, *Catalogue des ant. chaldéennes*, p. 383 sq.

6. Trouvée en 1901, *Rev. hist. des religions*, 1909, 60, p. 235 sq.; della Seta, *La conchylia di Phaistos*, Rendiconti Accad. d. Lincei, 1907; Dussaud, *Les civilisations préhelléniques* (2), p. 382.



être de patères religieuses<sup>1</sup>, dont on connaît plusieurs exemplaires de provenances diverses, et que MM. Poulsen et Dussaud attribuent aux Phéniciens<sup>2</sup>. Ceux-ci se sont inspirés du type assyrien où le dieu Assour revêt l'aspect d'un buste ailé, motif auquel se rattachent directement, dans la Grèce archaïque, ces « Sirènes » de bronze, protomés humaines aux ailes étendues<sup>3</sup>. Reconnaitra-t-on dans les têtes imberbes des dites Sirènes la déesse colombe; et dans la tête barbu de l'une d'elle, l'âme-oiseau masculine, où même le dieu Assour? Et dira-t-on que les tridacnes ont même sens; la forme de la coquille simulant les ailes<sup>4</sup>? Je ne le crois pas. Si le prototype plastique est le même, la signification est autre. C'est une déesse, car la tête des tridacnes est toujours imberbe, et M. Poulsen a pu la comparer à une tête de Nimroud et à celle d'une figurine chypriote d'Aphrodite pressant ses seins nourriciers<sup>5</sup>. Mais est-ce la déesse colombe?

Si le décor qui couvre ces tridacnes, minutieusement étudié par M. Poulsen, trahit son origine phénicienne, il n'est peut-être pas sans intérêt d'en préciser le sens. L'arbre de vie, les fleurs de lotus, emblèmes de fécondité, y sont fréquents. Sur l'exemplaire de Delphes, l'œil du personnage barbu, stylisé en forme de poisson<sup>6</sup>, semble le désigner comme un dieu-poisson, peut-être l'Oannès oriental. Bien plus, les yeux de la tête féminine qui surmonte la charnière de la coquille, sont stylisés de la même façon, la « patte d'oie » étant figurée par la queue de l'animal<sup>7</sup>. Est-ce là détail sans importance?

1. Perdrizet, *Fouilles de Delphes*, V, p. 22.

2. Thiersch, *Aegina*, p. 427 sq.; Perdrizet, *Fouilles de Delphes*, V, p. 22 sq.; Id., *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1893, p. 604-5, pl. XXXII-III; von Bissing, *Ath. Mitt.*, 1912, p. 222; Poulsen, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, p. 65 sq.; Dussaud, *Les civilisations préhelléniques* (2), p. 310.

3. Perrot, *Hist. de l'art*, VIII, p. 425, 426-7, fig. 205-6; Perdrizet, *op. l.*, V, p. 80 sq., pl. XII-XIII; Poulsen, *op. l.*, p. 64-5.

4. Dussaud, *l. c.*

5. Poulsen, *op. l.*, p. 71-2, fig. 75.

6. *Ibid.*, p. 70, fig. 72.

7. Perdrizet, *op. l.*, p. 22.

L'art antique emploie parfois ce procédé pour rappeler la nature primitive de la divinité évoluée, animalisée ou anthropomorphisée au cours du temps. Un chenêt gallo-romain remplace l'œil du bélier par une croix solaire<sup>1</sup>; sur des blocs-statues de Vendée<sup>2</sup>, sur des agrafes de ceinturons mérovingiens<sup>3</sup>, où survivent tant de symboles du culte cosmique païen, le visage renferme une croix à la place des yeux et du nez, parfois même de la bouche. Une incantation magique de l'Égypte dit : « Je suis Schou, sous la forme de Râ, assis au milieu de l'œil de son père » : c'est le soleil lui-même. Sur un vase en or de l'Eider, les yeux du cheval, dont on connaît le sens solaire, sont entourés de cercles concentriques, reproduisant une des formes du disque solaire<sup>4</sup>. Sigurd avait une image de serpent dans l'œil<sup>5</sup>. Je crois que si les sorciers antiques et modernes montrent dans leurs yeux l'image d'un cheval, d'un chien, d'un crapaud, c'est qu'ils trahissent ainsi leur nature réelle, et leur origine animale, sans doute divine avant d'être devenue diabolique<sup>6</sup>. L'œil n'est-il pas, en effet, le miroir de l'âme, qui trahit en lui sa véritable nature, ainsi que l'a montré M. Monseur?

Cette union monstrueuse d'éléments humains, animaux, végétaux, ayant même sens, est fréquente dans l'art. Sur les figurines gallo-romaines, les seins de Vénus sont stylisés en cercles concentriques, parfois réunis par une croix<sup>7</sup>, pour rap-

1. Déchelette, *Manuel d'arch.*, II, 3, p. 1405; *Rev. arch.*, 1898, 33, p. 259, fig. 31.

2. *Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, 1904, p. 146-7, fig. 8.

3. *Rev. hist. des religions*, 1915, p. 13, 11, fig. 4, n° 10.

4. Lenormant, *La magie chez les Chaldéens*, p. 93.

5. *Rev. arch.*, 1909, I, p. 338.

6. Barrière-Fiavy, *Les arts industriels chez les peuples barbares de la Gaule*, I, p. 376.

7. Wier, *Hist. des disputes et discours des illusions et impostures des diables*, 1579, p. 641; Delrio, *Controverses et recherches magiques*, trad. Du Chesne, 1611, p. 380; Wecker, *Les secrets et merveilles de la nature* (2), 1651, p. 109; Mélusine, IV, p. 33, 79; Monseur, *L'âme pupilline*, *Rev. hist. des religions*, LI, 1905, p. 1 sq. 371 sq. (spécialement p. 10, 12).

8. Blanchet, *Mém. Soc. des Ant. de France*, LI, 1890, pl. I, 1, 6.



peler le sens cosmique de la Vénus céleste, ailleurs constellée ou entourée de symboles astraux<sup>1</sup>. Les cheveux de diverses divinités celtiques se contournent de façon à reproduire l'S sacré<sup>2</sup>. La queue du sphinx solaire se termine par une palmette de même valeur<sup>3</sup>...

Il y a donc tout lieu de penser que la stylisation de l'œil en forme de poisson, dans l'exemplaire de Delphes, est intentionnelle, et que cet animal, formant l'œil de la déesse, comme la coquille forme son corps, veut en signifier la nature marine. Coquilles et poissons ne sont-ils pas, en Syrie, consacrés à Aphrodite? N'est-ce pas cette déesse elle-même que nous avons sous les yeux, naissant de la coquille avec laquelle elle se confond, ou même déesse-coquille, puisque divers peuples considèrent celle-ci comme sacrée et réceptacle des divinités<sup>4</sup>?

Je reconnaitrais donc volontiers dans ces curieux monuments les prototypes orientaux des Aphrodites hellénistiques à la coquille. Mais les artistes grecs, comme ils l'ont fait si souvent, ont rejeté la forme monstrueuse qui déplaisait à leur esthétique. Au lieu de fusionner avec la coquille le corps de la déesse anthropomorphisée, ils l'ont montré sortant de son berceau marin.

On dira : il manque les chaînons intermédiaires, qui rattachent les figurines de terre cuite du III<sup>e</sup> siècle aux tridacnes du VII<sup>e</sup>. Mais peut-être les découvrirons-nous un jour. Du reste, ces lacunes dans l'évolution artistique d'un type ne sont pas rares. Il y a des motifs mythologiques qui, après avoir joui d'une grande faveur, disparaissent soudain, on ne sait pas trop pour quel motif, pour renaître bien des siècles plus tard. La légende de la dispute d'Apollon et d'Héraklès pour le trépied

1. Sur ce sens de Vénus, cf. mon article : Groupe en marbre de la collection Dattari et Aphrodite Anadyomène (pour paraître).

2. *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 29 sq. La chevelure en S solaire.

3. *L'homme préhistorique*, 1913, p. 315-6.

4. Sébillot, *Les coquilles de mer*; cf. ci-dessous p. 406, et plus haut, p. 398, les salagramas de l'Inde.

delphique est banale aux VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles avant notre ère; puis elle est complètement oubliée, et ne se retrouve ensuite que sur des œuvres archaïsantes de l'époque romaine<sup>1</sup>.

Dans le folk-lore, les coquillages jouent un grand rôle, sur lequel il n'y a pas lieu d'insister ici<sup>2</sup>. Nous remarquerons seulement qu'ils ont souvent un emploi rituel, qu'ils sont divinisés<sup>3</sup>, offerts en ex-voto<sup>4</sup>, servent de patères à libations et de bénitiers<sup>5</sup>, de trompettes magiques pour évoquer les esprits<sup>6</sup>, et que, d'une façon générale, dès l'antiquité la plus reculée, ils ont une valeur prophylactique et sont des amulettes<sup>7</sup>.

On a fréquemment trouvé ces coquilles talismaniques dans les tombes d'époques et de pays très divers<sup>8</sup>, dans celles des âges

1. *Gaz. des Beaux Arts*, 1916, I, p. 289.

2. Sébillot, *Les coquilles de mer*, *Rev. d'ethnographie*, 1886, p. 499 (cf. *Matériaux pour l'hist. primitive et naturelle de l'homme*, 1887, XXI, p. 291); 14., *Les coquillages de mer*, 1900; 1d., *Le Folk-lore des pêcheurs*, 1901, p. 17, 36 sq., 40-1 (jeux d'enfants avec des coquilles, colliers de coquillages, etc.).

3. Ci-dessus, p. 398.

4. Déjà dans la Crète minoenne; sur une intaille, on voit une femme offrir à la divinité un gros coquillage, *Journal of hellenic Studies*, 1901, p. 142, fig. 25; Perdrizet, *Touilles de Delphes*, V, p. 23, réf.; Dussaud, *op. l.* (2), p. 345, fig. 252; une coquille en marbre blanc a été trouvée à Cnossos, Perdrizet, *op. l.*, p. 23; la tridacne de Delphes et les exemplaires similaires étaient sans doute des ex-voto, ou des patères religieuses.

5. Ci-dessus, p. 403.

6. *Dict. des ant.*, s. v. Bucina; *L'Anthropologie*, 1916, p. 307, *Les coquilles trompettes* (ex. divers); chez les Lacédémoniens du Yucatan, *ibid.*, 1907, XVIII, p. 458; au Congo français, *ibid.*, 1905, XVI, p. 29, 293; chez les Huichols, Lumholtz, *Symbolism of the Huichol Indians*, p. 185; jeux des petits pêcheurs, soufflant dans des conques marines, Sébillot, *Le folk-lore des pêcheurs*, 1901, p. 37, 39.

7. *Mélasine*, VIII, p. 49 sq.; Bellucci, *Parallèles Ethnographiques*, 1915, p. 25 sq.; Forrer, *Reallexikon*, s. v. Muschelschmuck; Dechelette, *Manuel d'archéol.*, I, p. 207, etc.; *Dict. des ant.*, s. v. Concha; Sébillot, *Le Folk-lore des pêcheurs*, p. 37, et ses autres travaux cités plus haut; Aveneau de la Grandière, *Les parures préhistor. et antiques en grains d'enfilage et les colliers talismans celto-armoricains*, 1897. Dans la Crète minoenne, *Rev. hist. des rel.*, 1900, LX, p. 329, note 1.

8. Guénin, *Un rite funéraire préhistorique et ses survivances*, *Assoc. franç. pour l'avancement des sciences*, Tunis, 1913, p. 465 sq.



de la pierre, du bronze et du fer<sup>1</sup>, de la Carthage du <sup>vi</sup> siècle<sup>2</sup>, de la Grèce classique<sup>3</sup>, des époques romaines; dans les tombes barbares, et plus tardives encore<sup>4</sup>. N'ont-elles qu'un sens prophylactique général? Les symbolistes chrétiens ont voulu reconnaître un symbole de résurrection dans les coquilles d'es-cargot que des tombes chrétiennes ont livrées en abondance<sup>5</sup>, et qu'on voit sculptées sur des sarcophages chrétiens, sur des chapiteaux de cathédrale<sup>6</sup>. Des miniatures des <sup>xii</sup>-<sup>xiii</sup> siècles montrent un limaçon sortant de sa coquille, à côté de la résurrection de Lazare. « Aucune coquille n'est plus propre à symboliser la résurrection. En effet, le mollusque qu'elle renferme en bouche l'entrée avant l'hiver avec un épiphragme calcaire d'une assez forte résistance, qu'il ne brise qu'au retour du printemps. Cet opercule naturel représente le couvercle du cercueil qui doit être enlevé au jour de la résurrection »<sup>7</sup>. Un chapiteau de Thonon du <sup>vi</sup> siècle de notre ère, illustre la parabole de l'enfant prodigue. Au-dessus d'un cadavre enveloppé d'un suaire, on voit une coquille marine. Est-ce « l'image probable du pèlerinage terrestre »<sup>8</sup>? N'est-ce pas plutôt l'emblème de la vie à venir et une survivance de l'antiquité? Pour les héraldistes, la coquille symbolise le voyage d'outre-mer<sup>9</sup>: dans l'imagerie chrétienne, il s'agit bien d'un voyage, le dernier que font les défunts, celui qui les mène dans l'au-delà. Du reste, en diverses contrées et à diverses époques, les hommes ont associé au coquillage des idées de résurrection. Il en est ainsi dans certaines cérémonies sacrées de l'Amérique; en Chine

1. Bellucci, *op. l.*, p. 26; Déchelette, *l. c.*
2. *Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles Lettres*, 1900, p. 177.
3. Perdrizet, *op. l.*, p. 23; *Nécropole de Myrina*, table, s. v. Coquillages trouvées dans les tombes.
4. Martigny, *Dict. des ant. chrétiennes*, s. v. Coquillages, p. 173.
5. Ex. Cathédrale de Valère, à Sion (Valais), *Indicateur d'ant. suisses*, 1916, p. 328.
6. Goussin, *l. c.*
7. Martigny, *l. c.*
8. Blavignac, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 243.
9. Sébilot, *Les coquilles de mer*; cf. *Matériaux*, 1887, p. 291.

où, avant et après l'ère chrétienne, on ferme la bouche du mort avec des coquilles<sup>1</sup>.

\*\*\*

Sur les sarcophages romains, la coquille apparaît fréquemment seule. Une femme est couchée sur un lit de repos, avec son enfant, ses animaux familiers, et s'apprête au repas que lui porte sa servante<sup>2</sup>. C'est la morte, qui s'est éveillée à la vie de l'au-delà, qui va jouir de la félicité des bienheureux<sup>3</sup>. Au-dessus d'elle, des Éros tiennent une guirlande, dont les festons renferment un coquillage et un coffret. Au-dessus du temple-tombeau des Haterii<sup>4</sup>, et comme dans le ciel, une femme est accoudée sur son lit: c'est la morte qui, dans l'au-delà, prend part au festin élyséen. Mais sur un autre relief du même ensemble, son corps terrestre, que l'âme a quitté, git rigide, entouré des parents et des pleureuses; cependant, entre les festons de la guirlande qui surmonte le lit, deux coquilles semblent lui promettre la résurrection.

\*\*\*

L'emploi funéraire de la coquille talismanique, les aspects divers du culte d'Aphrodite, divinité funèbre<sup>5</sup> et céleste<sup>6</sup>, pro-

1. Jackson, *Nature*, 21 sept. 1916; cf. *L'Anthropologie*, 1916, p. 610-1.
2. Relief de Genève, *Nos Anciens et leurs aïeux*, 1900, p. 27-8, fig. 27; Nicole, *Catalogue des sculptures grecques et romaines du Musée de Genève*, 1914, p. 13, n° 0.
3. Sur le sens de ces scènes, *Rev. hist. des rel.*, LXXIII, 1916, p. 218. La Vierge de Miséricorde.
4. *Répert. de reliefs*, III, p. 285-6; *Rev. hist. des religions*, 1916, LXXIII, p. 219.
5. *Dict. des ant.*, s. v. Vénus, p. 725; Roscher, s. v. Aphrodite, p. 402; déjà en Orient, p. 394, 4.
6. Ce rôle céleste apparaît très nettement dans les figurines de la Vénus gallo-romaine, qui est accompagnée d'emblèmes cosmiques, et qui se détache sur une niche à coquillage. Sur cette niche, cf. ci-dessous, p. 411; sur l'Aphrodite céleste des Gallo-romains, cf. mon article: Groupe en marbre de la collection Dattari et Aphrodite Anadyomène (pour paraître).



tectrice des voyages sur mer<sup>1</sup>, auxquels on assimile le voyage du défunt dans l'au-delà<sup>2</sup>, expliquent pourquoi le thème d'Aphrodité à la coquille, après avoir orné les tombes grecques, est si souvent employé dans l'ornementation des sarcophages romains, et pourquoi la coquille seule a pu devenir emblème de résurrection.

C'est un des traits essentiels du culte des morts, à partir de l'époque hellénistique, que l'identification des défunts avec les divinités, dont ils prennent l'apparence, les attributs, dont ils répètent les actes mythologiques<sup>3</sup>. Ils deviennent Dionysos<sup>4</sup>, Hermès, Satyres, ou Muses<sup>5</sup>, Déméter. Divinisés, ils mènent la vie des bienheureux, « non pas dans le sombre royaume d'Hades, mais sous un ciel lumineux, parmi les êtres mythologiques ». « Et toi, cependant, dit une inscription dionysiaque de Thrace, renouvelé dans ton être, tu vis dans les Champs-Élysées... Maintenant, ou bien dans un pré en fleur, l'initié marqué du sceau sacré t'agrége au troupeau de Bacchus, sous la forme d'un Satyre, ou les Naiades qui portent les corbeilles sacrées te réclament comme leur compagnon, pour conduire à la lueur des torches les processions solennelles<sup>6</sup> ».

La défunte s'identifie souvent à Vénus. Sur une stèle, elle a les traits de la déesse : buste nu, elle tient une palme, et s'appuie sur un pilier, avec une colombe à ses pieds. Une dame romaine, dit une inscription, avait fait exécuter sa statue funéraire en triple exemplaire, avec les attributs de la Fortune, de Spes et de Vénus<sup>7</sup>.

Ailleurs, la morte se substitue à Vénus naissant de la coquille, que tiennent des Centaures marins, et qu'accompagnent des

1. Roscher, p. 402.

2. Cf. les nombreuses sépultures en barques.

3. Collignon, *Les statues funéraires*, p. 315 sq.; *Dict. des ant.*, s. v. Sepulcrum, p. 1238.

4. Le défunt en Dionysos ou en personnages de son thiasse, *Rev. arch.*, 1916, I, p. 79 sq.

5. La défunte en Muse, *Rev. arch.*, 1916, I, p. 77.

6. Collignon, *op. l.*, p. 322.

7. *Ibid.*, p. 324; *Dict. des ant.*, s. v. Sepulcrum, p. 1238, note 15.

Eros, des dauphins<sup>1</sup>; elle n'est point en pied, mais en buste, forme funéraire de sens symbolique qui, de plus, rappelle ici l'attitude à mi-corps de l'Anadyomène. Parfois, le buste dans la coquille est seulement accosté de dauphins<sup>2</sup>. Souvent aussi ces accessoires mythologiques disparaissent<sup>3</sup> : c'est ainsi que le buste dans la coquille forme le seul ornement des stèles de la poétesse Petronia Musa<sup>4</sup>, et de la grande prêtresse de la Mère des Dieux, Laberia Felicia<sup>5</sup>. Mais les rosaces qui l'encadrent<sup>6</sup>, au sens solaire bien connu<sup>7</sup>, précisent le caractère céleste de la scène.

La coquille d'Aphrodite est spécialement réservée aux défuntes, et l'on préfère inscrire l'image du défunt dans le disque ou dans la couronne solaire : sur le relief du tombeau des Haterii, deux bustes d'enfants mâles dans la couronne, encadrent celui du centre, buste féminin dans la coquille<sup>8</sup>.

Toutefois, et c'est la preuve que la coquille prend un sens très général d'immortalité, devient symbole de la vie future, on voit en elle non seulement des bustes de femmes assimilées à la divinité de leur sexe, Aphrodite, mais aussi des bustes masculins. Souvent les deux époux y sont réunis<sup>9</sup>, sur les sarcophages païens comme sur ceux du christianisme primitif<sup>10</sup>. L'autel funéraire de Julius Secularis le montre debout, la tête et les épaules se détachant seules sur une coquille<sup>11</sup>.

1. Reinach, *Répert. de reliefs*, III, p. 258, 2.

2. Stèle de Titus Statilius Aper, *ibid.*, III, p. 212, 1; Heibig-Toutain, I, p. 304.

3. *Répert. de reliefs*, III, p. 234, 1; *Dict. des ant.*, s. v. Concha, p. 1431; s. v. Imago, p. 410, fig. 3977.

4. *Ibid.*, III, p. 173, 3.

5. *Ibid.*, III, p. 410, 3.

6. *Ibid.*, III, p. 234, 1; 242, 1, etc.

7. Sur ce sens, *Antéfixes gallo-romaines*, *Rev. arch.*, 1916, I, p. 260 sq. *Dict. des ant.*, s. v. Imago, p. 410, fig. 3977; *Répert. de reliefs*, III, p. 285.

8. *Dict. des ant.*, s. v. Concha, p. 1370, fig. 1873; s. v. Sepulcrum, p. 1236, fig. 6344; *Répert. de reliefs*, II, p. 231, 2.

9. Laurent, *L'art chrétien primitif*, I, pl. XIX, 3; XXI, 2, 3; XXII, 3.

11. *Répert. de reliefs*, III, p. 174, 1.



Ce dernier monument forme la transition entre les types précédents, où le buste du mort apparaît dans la coquille qui le contient tout entier, et ceux où la coquille ne semble plus être l'élément principal, mais fait partie d'une décoration architecturale. Le personnage debout se détache sur une niche, dont les côtés sont supportés ou non par des piliers, des colonnes, et dont le fronton triangulaire ou cintré est orné d'une coquille, formant fond derrière la tête et les épaules. Il y a là fusion de plusieurs éléments : a) élément architectural, celui des sarcophages à niches et à colonnes, fréquents du II<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, qui est imité des édifices et des laraires romains ; b) élément mythologique, celui de la coquille d'Aphrodite usitée dans l'ornementation funéraire.

Un sarcophage de Pise montre les Muses dans ces niches à coquilles<sup>2</sup>. Dans l'art provincial de Germanie, la coquille apparaît aussi derrière la tête des divinités, *Matronae*<sup>3</sup>, *Epona*<sup>4</sup>, *Nehalennia*<sup>5</sup>, ou au-dessus d'elles. Mais ce motif est surtout fréquent sur les stèles funéraires provinciales. Ce sont celles des soldats romains de Germanie<sup>6</sup> : *Firmus*, soldat de la cohorte rhétique, est debout sur un socle portant une inscription ; pour prouver qu'il est héroïque, il dépasse de sa taille les deux personnages qui l'entourent, et sa tête se détache sur la coquille d'immortalité<sup>7</sup>. Ce sont celles de civils : deux hommes barbus<sup>8</sup> ; *Asper* et sa femme *Resituta*<sup>9</sup>, un homme et un enfant<sup>10</sup>, etc. Souvent la niche n'est qu'à peine indiquée, et ne

1. *Dict. des ant.*, s. v. Sarcophagus, p. 1074, référ., fig. 6115.

2. *Rép. de reliefs*, III, p. 117.

3. *Ibid.*, II, p. 73, 4.

4. *Ibid.*, II, p. 86, 1.

5. *Ibid.*, II, p. 162, 4 ; 431, 3.

6. *Ibid.*, II, p. 96, 1 ; 73, 3 ; 304, 5, 7 ; III, p. 526, 3.

7. *Ibid.*, II, p. 54, 1.

8. *Ibid.*, II, p. 86, 3.

9. *Ibid.*, p. 91, 4.

10. *Ibid.*, II, p. 232, 4 (Algérie).

se reconnaître qu'au cintre orné de la coquille au haut de la stèle. La coquille elle-même peut devenir une sorte de palmette placée à la retombée de l'accolade<sup>1</sup>.

Mais ce sont les sarcophages gréco-asiatiques du type de Sidamara<sup>2</sup> et quelques autres monuments funéraires d'Asie Mineure<sup>3</sup> qui offrent les meilleurs exemples de cette disposition caractéristique. M. Th. Reinach l'a rattachée à l'ornementation des laraires d'Aphrodite<sup>4</sup>, et M. Strzygowski en a admis l'origine syrienne<sup>5</sup>. Ces deux opinions sont en effet des plus vraisemblables, et il y a tout lieu d'admettre que ce motif dérive du thème d'Aphrodite à la coquille, dont l'origine syrienne, dès une époque reculée, semble plausible<sup>6</sup>.

Aphrodite, en effet, avant les mortels divinisés et les autres types mythologiques auxquels ils s'identifient, mérite ces niches ornées de coquillages. Une inscription de Gabies mentionne qu'un marchand, A. Plutius Epaphroditus, a donné à Vénus des statues disposées « in balbis (valvis) aereis »<sup>7</sup>. L'art gallo-romain modèle des laraires en terre cuite, édifices à piliers latéraux et à fronton, dont la niche cintrée est ornée d'une coquille ; il dresse dans ce cadre l'image d'Aphrodite tordant ses cheveux ou faisant quelque autre geste traditionnel<sup>8</sup> ; il orne les antes et le fronton d'emblèmes cosmiques,

1. Stèle du vétérân Célerinus, Cologne, *Rép. de reliefs*, II, p. 59, 2.

2. Th. Reinach, *Mon. Piot*, IX, 1902, p. 189 sq. ; Mendel, *Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines. Musées impériaux ottomans*, I, 1912, p. 289 sq. ; *Rép. de reliefs*, II, p. 170, 3 ; III, 222 ; *Dict. des ant.*, s. v. Sarcophagus, p. 1074-5, référ.

3. Reliefs de Konia, Mendel, *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1902, XXVI, p. 224 sq.

4. *Mon. Piot*, IX, 1902, p. 222 sq.

5. A sarcophagus of the Sidamara type, *Journal of Hellenic Studies*, 1907, p. 114 sq.

6. Ci-dessus, p. 397.

7. *Mon. Piot*, IX, 1902, p. 224, note 3.

8. Tudot, *Collection de figurines en argile*, 1860, pl. 15-7 18, B ; *Mon. Piot*, IX, 1902, p. 224 ; Blanchet, *Mém. Soc. nat. des ant. de France*, LI, 1890, p. 176,



rappelant le rôle céleste de la déesse, et de petites figures tenant, comme jadis les Eros des groupes hellénistiques d'Aphrodite à la coquille, la draperie qui servira à essuyer le corps de l'Anadyomène ou à l'en revêtir<sup>1</sup>. Sans doute, les grands «*adricula*» renfermant, non plus des statuettes, mais des statues de Vénus, présentaient même disposition et même décor<sup>2</sup>. On a pensé que certains laraires de Baies et de Pompéi, ornés de coquilles incrustées, avaient suggéré l'idée de donner à l'encadrement même la forme et l'aspect d'une grande conque<sup>3</sup>. Le contraire est plus probable. On a voulu rappeler, dans un cadre affectant l'aspect d'un petit temple, le mythe d'Aphrodite naissant de la coquille; mais, debout dans une attitude hiératique, elle détache sa tête seule sur la conque, au lieu d'y être renfermée tout entière, comme elle l'était jadis dans les figurines des coroplastes hellénistiques qui lui donnaient une attitude plus anecdotique, et en même temps plus conforme à la donnée primitive. Les coquilles incrustées sur les laraires rappellent, elles aussi, la naissance de la déesse.

\* \*

Serait-ce de Syrie, demande M. Th. Reinach, «*que ce décor a rayonné et s'est propagé peu à peu même à des monuments consacrés à d'autres divinités ou à des morts héroïsés*»? L'origine syrienne de ces niches à coquilles, admise par M. Stzrygowski pour les sarcophages du type de Sidamara, semble prouvée par plusieurs arguments. Le thème même

fig. Il n'y a qu'un seul cas où la niche abrite une autre divinité, Minerve, *ibid.*, p. 180, 9, et encore il semble que les modelers gallo-romains aient contaminé les types d'Aphrodite et de Minerve, à qui ils donnaient parfois le geste de l'Anadyomène portant la main à sa chevelure. Cf. mon article : Groupe en marbre de la collection Dattari, et Aphrodite Anadyomène (pour paraître).

1. Tadot, *op. l.*, pl. 15.

2. *Mon. Prof.*, IX, p. 224.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

qu'elles rappellent, celui de Vénus naissant de la coquille, a sans doute une origine orientale. Le Louvre possède un de ces édicules de Vénus, venant de Syrie, analogue à ceux de la Gaule romaine<sup>1</sup>. On admet généralement aussi que le type de la Vénus gallo-romaine, aux formes lourdes et plantureuses, celles de la déesse de la fécondité, a été emprunté à l'Égypte et à la Syrie.

\* \*

Comme Aphrodite naît de la coquille marine, le mort doit naître à une vie nouvelle; comme la déesse est portée sur les flots par la coquille, que tiennent parfois des Centaures et des Eros, il doit effectuer le voyage maritime qui le mènera dans l'au-delà. Ce symbolisme est confirmé par la présence, à côté de la coquille contenant le buste du défunt, d'autres emblèmes célestes, tels que les rosaces; par l'union, sur le même monument, du thème de la coquille avec celui du buste dans le disque ou dans la couronne solaires; et par l'association des motifs cosmiques avec la coquille, sur les niches gallo-romaines contenant l'Aphrodite Anadyomène. On comprend pourquoi la coquille seule a pu devenir symbole de résurrection et de vie future, sans qu'elle ait conservé dans le christianisme, héritier du vieux répertoire mythologique païen.

\* \*

On sait que l'art chrétien a adopté, pour ses types religieux, cette disposition ornementale des bustes dans une coquille, ou du personnage en pied dans une niche ornée à sa partie supérieure de cet emblème. Les exemples sont nombreux dans le christianisme primitif. On aperçoit cette niche caractéristique sur les dyptiques d'ivoire, derrière les consuls<sup>2</sup>, les scènes de

1. *Mon. Piot*, I, c.

2. *Repert. de reliefs*, II, p. 34, 1; 238, 2; Laurent, *op. l.*, II, pl. XLVII.



la mythologie antique<sup>1</sup>, les scènes bibliques où figurent Dieu<sup>2</sup>, l'archange Saint-Michel<sup>3</sup>; sur la chaire de Ravenne<sup>4</sup>, sur l'ambon de Salonique<sup>5</sup>, sur de nombreux sarcophages chrétiens<sup>6</sup>.

Ces motifs traditionnels se répètent de siècle en siècle, jusqu'en pleine Renaissance. Sur une peinture de Signorelli, aux Offices, le buste de saint Jean-Baptiste est dans une coquille<sup>7</sup>, tout comme les bustes des défunts romains. L'édicule dans lequel est placée la Vierge, sur un grand nombre de peintures, a même apparence que celui de la Vénus gallo-romaine<sup>8</sup>. Il est parfois réduit au cintre orné de la coquille, et aux chapiteaux des pilastres<sup>9</sup>, ce qui prouve bien qu'il n'a pas un rôle architectural nécessaire, mais qu'il est une symbolique. Parfois même, la Vierge détache sa tête sur une coquille seule entourée de fleurs<sup>10</sup>, et les anges qui l'accostent symétriquement rappellent les Eros accompagnant Aphrodite sur sa conque. L'édicule à coquille est aussi donné à d'autres saints<sup>11</sup> et à des figures allégoriques<sup>12</sup>.

Les artistes de la Renaissance ont-ils copié ce motif sur des monuments antiques? Mais la Vierge n'est-elle pas, autant qu'un vase de vie, une lampe, un encensoir, etc., une coquille mystique, « concha mystica? » Il se peut qu'elle ait emprunté cette désignation à l'Aphrodite païenne, à laquelle elle s'est souvent substituée<sup>13</sup>, et avec les images de laquelle les siennes

1. *Répert.*, III, p. 11, 3-4 (Brescia).

2. Laurent, *op. l.*, II, pl. XLXII.

3. *Répert.*, II, p. 485, 3; *Journal of Hellenic Studies*, 1907, p. 417, fig. 13.

4. *Journal of Hellenic Studies*, p. 416, fig.; Laurent, *op. l.*, II, pl. XLVI.

5. Laurent, *op. l.*, II, pl. XLII.

6. Ex. Diehl, *Ravenne*, p. 91, 85, 70, 6.

7. Reinach, *Répert. des peintures*, III, p. 302.

8. *Ibid.*, I, p. 292, 2; 295; 300, 1; 304, 1; 305, 1; 313; II, p. 269, 280, 1; 305; 330; III, p. 268; 333; 336, etc.

9. *Ibid.*, III, p. 486, 2; Butinone.

10. *Ibid.*, III, p. 486.

11. *Ibid.*, III, p. 706.

12. *Ibid.*, III, p. 626, 2; 627.

13. *Dict. des ant.*, s. v. Venus, p. 724, note 20.

se sont souvent confondues<sup>1</sup>. L'iconographie de la Vierge trahit en effet beaucoup d'emprunts faits aux types antiques<sup>2</sup>. Si l'on ne peut affirmer qu'elle s'inspire des images d'Istar<sup>3</sup>, de Tanit<sup>4</sup>, elle est toutefois la déesse lunaire, qui apparaît sur le croissant<sup>5</sup>; son manteau étoilé est celui des dieux cosmiques de l'antiquité<sup>6</sup>; ainsi jadis Aphrodite, surtout sur les monuments gallo-romains, était constellée de signes célestes.

\*\*\*

Résumons-nous. Le thème est celui de la déesse qui naît de la coquille et qui, aux débuts sans doute, est une déesse-coquille. D'origine orientale, vraisemblablement syrienne, il donne au VII<sup>e</sup> siècle ces tridacnes gravés dus à l'art phénicien, où le corps de la déesse se confond avec le coquillage. Au IV<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> siècle, les coroplastes hellénistiques reprennent ce motif et le transforment suivant l'esthétique grecque. L'art romain l'adapte à l'ornementation funéraire, dont il traduit les idées de vie future, d'immortalité, et représente le défunt en buste dans la coquille, ou debout dans une niche ornée à sa partie supérieure d'un coquillage, type oriental comme le thème même dont il s'inspire. Ce décor survit dans l'art chrétien jusqu'à une époque très avancée.

W. DEONNA.

1. Des figurines gallo-romaines de Vénus, des déesses-mères, ont été prises pour la sainte Vierge; le paysan français qui trouve aujourd'hui encore dans son champ un oushabti égyptien l'appelle « une petite sainte Vierge ». *Rev. arch.*, 1916, I, p. 198. D'autre part, la Vénus gallo-romaine est devenue Sainte-Vénus, Sainte Vénère, etc. Saintyves, *Les saints successeurs des dieux*, p. 153, note 5, 317, etc.

2. Flachaire, La dévotion à la Vierge, *Rev. hist. rel.*, LXXII, 1915, p. 303 sq. (passim, et p. 321).

3. Opinion de Gaidoz.

4. Goblet d'Alviella; hypothèse fort discutée, cf. Delattre, *Le culte de la Sainte Vierge en Afrique d'après les monuments archéologiques*, 1907; *Découvertes maritimes à Carthage*, 1908-9, etc.

5. Ex. *Répert. des peintures*, I, 483; II, 518.

6. Bieler, *Woltenmantel und Himmelszelt*; cf. *Rev. hist. des religions*, 1916, LXXIII, p. 225. La Vierge de Miséricorde; Saintyves, *Rev. arch.*, 1917, II, p. 234 sq.











